

Son nom de *Djoytsch*¹

Et l'être de l'homme non seulement ne peut être compris sans la folie, mais il ne serait pas l'être de l'homme s'il ne portait en lui la folie comme limite de sa liberté².

Cette citation s'accorde de façon « lumineuse » à James Joyce...

Anne-Marie Braud présenta en juin « le dialogue de deux personnes, Jacques Lacan et M. G.L. » dialogue daté du 13 février 1976, communément appelé présentation de malade. Lacan y fait référence quatre jours plus tard lors de son séminaire *Le Sinthome*, leçon du 17 février 1976. Il était alors préoccupé par J. Joyce et son extraordinaire écriture qui lui semble interroger la psychanalyse elle-même : il lui consacre une année de séminaire. Sa « rencontre » avec M. G.L. semble déterminante quant à son approche de J. Joyce, de l'homme et de l'œuvre, et au-delà quant à son approche du fou et de l'homme tout venant, le névrosé ordinaire...

M. G.L. se plaint que des paroles lui sont imposées. Pourquoi se demande J. Lacan, l'homme dit normal ne s'aperçoit-il pas de ce parasite, de cette forme de cancer que lui inflige la parole ?

Certainement, Joyce ne pouvait pas ne pas en avoir eu le soupçon...

Je n'avais jamais vraiment abordé l'œuvre de Joyce, seulement ses textes « lisibles »... Je n'avais jamais lu sa biographie, celle écrite par Richard Ellmann ; un choc... vie et œuvre sont étroitement enlacées. Joyce expliquera à son ami Louis Gillet la difficulté spéciale que rencontre le romancier

¹ Intervention à Paris, le 2 octobre 2011 lors de la réunion des « Cartels et autres collectifs de travail » de l'EPSF. Je n'avais pas le projet d'intervenir. Quelques phrases me furent presque « imposées » par la dynamique du cartel sous le ciel provençal..., l'analogie beaucoup trop rapide entre les « Épiphanies » de Joyce, leur insertion dans ses textes et les « paroles imposées » de M. G.L. qu'il tentait de s'approprier en les reliant à ses « phrases réflexives » ; le rôle de Lucia, la fille schizophrène de Joyce... Depuis, l'été est passé, je ne pouvais pas ne pas en dire plus...

² J. Lacan, « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 151. Anne-Marie Braud ouvre avec cette citation son exposé « Le parasite parolier » en juin, à Marseille.

autobiographique : « Quand votre œuvre et votre vie ne font qu'un, quand ils s'entrelacent en un seul tissu...³ ».

J'ai été fascinée, souvent effrayée, parfois bouleversée ; le tragique d'un pantin tyrannique et éblouissant que seule la mort arrêtera et aussi sans doute peu de temps avant celle-ci, l'internement de Lucia sa fille essentielle et bien aimée ; Lucia dont il disait qu'elle avait reçu le même « feu » que lui à la naissance⁴.

Enfin, la rencontre sensible d'un sujet qui déplace les catégories nosographiques habituelles, subvertit par son génie les limites du normal et du pathologique et questionne la psychanalyse elle-même. Du point de vue psychiatrique sans doute Joyce est fou, mais il réussit le coup de force de devenir célèbre avec l'inouï d'une écriture ; écriture toujours adressée qui conjoint le non-sens avec le trop plein de sens.

Ce travail comprend trois parties : une première consacrée à la structure élémentaire de l'écriture joycienne ou Épiphanie ; une seconde fait retour à la présentation de M. G.L. par J. Lacan : le symptôme « paroles imposées » est-il pertinent pour Joyce ? La troisième enfin évoque et questionne le lien de ce dernier avec sa fille Lucia.

Très tôt, il a une haute idée de sa valeur et ne connaît pas le doute ; à 18 ans alors qu'il accompagne son père John Joyce pour dresser des listes d'électeurs à Milligar, petite ville du centre de l'Irlande, il s'ennuie « Mon esprit m'intéresse plus que tout le pays » et écrit sa première pièce *Une brillante carrière* qu'il se dédicace :

À
Ma propre Âme Je
dédie la première
Œuvre vraie de ma
Vie⁵

Ce fut le seul ouvrage qu'il dédia à quiconque ...

Il le porte à son père qui s'exclame « Saint Paul⁶ ». J. Joyce, alias Jim pour sa famille est très proche de son père, il lui écrira chaque semaine lors de son « exil » volontaire et sera très affecté et coupable de ne pas l'avoir revu, malgré ses promesses, quand ce dernier décèdera dix ans plus tard.

³ Richard Ellmann , *James Joyce*, Gallimard, Paris, 1962, p. 165.

⁴ *Ibidem*, p. 653.

⁵ *Ibidem* p. 94.

⁶ *Ibidem*.

C'est à la même période qu'il commence à écrire ces petits textes — deux à Milligar — qu'il nomme *Épiphanies* ; petits textes d'apparence insignifiante, au caractère énigmatique et sur lesquels il fonde étrangement la certitude de sa vocation d'écrivain. En cas de mort, son frère Stanislas⁷ avait pour mission de « les expédier à toutes les grandes bibliothèques du monde, y compris celle d'Alexandrie⁸ ». Il ne les publia pas comme tels et les inséra dans nombre de ses œuvres ultérieures.

Ainsi dans *Stephen le Héros*, il cite un fragment de dialogue entendu dans une rue de Dublin et théorise cet « instantané ».

Un soir, comme il passait dans Eccles Street, [...] un incident banal lui fit concevoir quelques strophes ardentes : La Villanelle de la Tentatrice.

Une jeune fille se tenait sur les marches d'une de ces maisons en brique brune [...] Un jeune homme s'appuyait sur le grillage rouillé de la cour. Stephen saisit en passant les bribes du dialogue [...] sa sensibilité en demeura profondément affectée :

La jeune fille (d'une voix discrètement traînante) :

Ah, oui... j'étais... à la... cha...pelle.

Le jeune homme (tout bas) : Je... (toujours tout bas) : Je...

La jeune fille (avec douceur) : ... Ah... mais... vous êtes... très... mé... chant... [...]

Par épiphanie, il entendait une soudaine manifestation spirituelle, se traduisant par la vulgarité de la parole ou du geste ou bien par quelque phase mémorable de la mentalité même. Il pensait qu'il incombe à l'homme de lettres de noter ces épiphanies avec un soin extrême, car elles représentent les instants les plus délicats et les plus fugitifs. [...] L'horloge du Bureau du Lest était susceptible d'épiphanie⁹.

Joyce théorise cette expérience spirituelle qu'il noue à la conception esthétique de la beauté selon Thomas d'Aquin (*integritas*, appréhension synthétique de l'objet ; *consonantia*, symétrie harmonieuse de cette chose qu'est l'objet ; enfin la *claritas*). C'est à cette troisième qualité du beau que correspond l'instant épiphanique ; l'objet devient soudain « la chose qu'il est : sa quiddité se dégage d'un bond devant nous du revêtement de son apparence. L'âme de l'objet le plus commun [...] prend un rayonnement à nos yeux. L'objet accomplit son épiphanie¹⁰. » Ainsi l'horloge du Bureau du Lest.

Stephen parcourait les chemins de Dublin, l'œil et l'oreille aux aguets de nouvelles impressions — c'était parfois après avoir entendu une « voix » lui

⁷ Recommandation faite à son frère en 1902.

⁸ J. Joyce, *Ulysse*, Gallimard, Paris, 2004, p. 57.

⁹ J. Joyce, *Stephen le Héros*, Gallimard, Paris, 1948 p. 246.

¹⁰ J. Joyce, *op cit.* p. 248.

enjoignant de partir¹¹ —, il s'approvisionnait de mots au hasard dans les boutiques sur les affiches, sur les lèvres des passants et aussi dans les dictionnaires... « Il se les répétait tant et tant qu'à la fin ils perdaient pour lui leur sens banal et creux, et se transformaient en paroles admirables¹². » La platitude de la signification, son évidence lui apparaissaient comme « l'enfer des enfers¹³ » dont il devait s'échapper à tout prix.

Les épiphanies sont les restes de l'évidement du sens, comme une purification de l'aspect utilitaire de la langue ; mais cet évidement s'inverse en plénitude « la signification prend une densité absolue, ineffable, intransmissible, sur laquelle Joyce fonde la certitude de sa vocation¹⁴. »

Les épiphanies nouent le hors sens et la luminosité du réel. La perte du sens provoque l'expérience extatique. Étymologiquement, l'épiphanie est liée au lever des astres, à l'apparition de la lumière. Dans les Épîtres de Saint Paul, elle est synonyme de parousie, le divin devient visible et le verbe s'incarne ; le sacré se manifeste dans le champ de la perception rejoignant ici la *claritas* « l'instant dans lequel cette qualité suprême du beau [...] se trouve lumineusement appréhendée par l'esprit¹⁵. »

Ce sont les langues de la parousie¹⁶ à la Pentecôte qui se posent sous la forme des langues de feu sur les Apôtres (*apostles tongues*)¹⁷.

C'est à partir de la Pentecôte, moment où le verbe est réuni avec le père, que Joyce s'approprie les langues jusqu'à les faire siennes... soixante-dix peut-être sont convoquées dans *Finnegans Wake*¹⁸.

Langues de sens et langues de musique s'accouplent dans le « *soundsense* » hétérogène en une nouvelle langue, le « Joyce », qu'il écrit *Djoytsch*¹⁹.

Le texte se réduit au réel de la lettre qui fait la jouissance extraordinaire de Joyce. « Mon livre est de la musique pure [...] il ne vise qu'à vous faire rire [...] *In risu veritas*²⁰ » dira-t-il.

Joyce ne cesse pas de s'écrire par son art et *Finnegans Wake*, épiphanie de l'histoire humaine est aussi bien la sienne « Je pars [...] chercher la réalité de l'expérience et façonner dans la forge de mon âme, la conscience créée de ma

¹¹ *Ibidem* p. 32. « Une flamme d'un bond pénétrait dans la vie divine du cerveau. [...] Il s'en allait rôder dans les rues, solitaire, entretenant par des éjaculations la ferveur de son espérance. »

¹² *Ibidem*.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ C. Millot, *La vocation de l'écrivain*, Paris, Gallimard, 1991, p. 166.

¹⁵ *Ibidem*, p. 171.

¹⁶ Second avènement du Christ glorieux.

¹⁷ Beryl Schlossmann, « Joyce et le don des langues », *Tel Quel*, n° 92, Paris, Seuil, 1982.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ *Ibidem*.

²⁰ Richard Ellmann, *Joyce, op. cit.*, p. 710.

race²¹ ». Il se promeut comme « le fils nécessaire, ce qui ne cesse pas de s'écrire de ce qu'il se conçoit²² » dit Lacan.

Je reviens à la présentation de M. G.L.

Là où la rencontre du réel impose une grande souffrance à M. G.L., Joyce semble au contraire « partir à sa recherche ».

M. G.L. est persécuté par l'Autre, par ses « paroles imposées » et tente désespérément d'accrocher la signification par une phrase de son cru, « une phrase réflexive » reliée par la conjonction « mais » à la précédente (ainsi : *Ils vont se moquer de moi les oiseaux bleus* — parole imposée —, *mais la raillerie n'est pas niaise* — phrase réflexive). Il a le sentiment atroce de « douter de tout » et sa faculté de « télépathe émetteur » le rend tragiquement transparent²³.

Joyce, lui, s'acharne à dissoudre la signification qu'il exècre, « il se considère comme un être à part dans tout ordre quel qu'il fût²⁴ » et dit non à tous les signifiés de l'Autre. Il serait invraisemblable qu'il plie aux semblants de la famille, de la religion, de la politique, ou d'une quelconque organisation sociale et fait montre d'une « impassible » certitude. Ce non est acté ; « par son exil, il sanctionne le sérieux de son jugement²⁵ ».

Enfin, il est fier de la télépathie qu'il attribue à Lucia : « quelque chose qui est dans le prolongement de ce que j'appellerai momentanément son propre symptôme » souligne Lacan qui poursuit un peu plus loin :

Dans le progrès en quelque sorte continu qu'a constitué son art, il est difficile de ne pas voir qu'un certain rapport à la parole lui est de plus en plus imposé — à savoir cette parole qui vient à être écrite, la briser, la démantibuler — au point qu'il finit par dissoudre le langage même, [...] il n'y a plus d'identité phonatoire. [...] C'est par l'écriture que la parole se décompose en s'imposant comme telle ; [...] il reste ambigu de savoir s'il s'agit de se libérer du parasite parolier [...] ou au contraire de se laisser envahir par les propriétés d'ordre essentiellement phonémique de la parole, par la polyphonie de la parole²⁶.

Je fais l'hypothèse que ce qui est de plus en plus « imposé » à Joyce n'est pas sans passer par Lucia... J'arrive à ma troisième partie.

²¹ J. Joyce, *Dedalus*, Gallimard, Paris, 1943, p. 368.

²² J. Lacan, « Joyce le symptôme II », in *Joyce avec Lacan*, Paris, éd Navarin, 1987, p. 34.

²³ Je renvoie à l'article d'Anne-Marie Braud « Le parasite parolier », présent dans ce numéro des *Carnets*.

²⁴ J. Joyce, *Portrait de l'artiste en jeune homme*, in *Œuvres*, tome I, La Pléiade, Paris, Gallimard, 1982, p. 689.

²⁵ J. Lacan, *Joyce avec Lacan*, op. cit., p. 34.

²⁶ J. Lacan, *Séminaire XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 96-97.

Je suis frappée par le lien très fort, fusionnel, tyrannique, décrit par son biographe Richard Ellmann, qui unit Joyce à Nora et leurs enfants Giorgio et Lucia.

Or Joyce était semble-t-il, un esprit solitaire peu enclin aux passions spéculaires. Il était froid, voire désaffecté et portait apparemment un regard d'entomologiste sur le monde.

Pour Lacan, Joyce souffrait d'une déficience de l'imaginaire, qu'il argumente avec l'épisode de la « raclée²⁷ » ; l'écran du fantasme ne pouvait que difficilement fonctionner...

Il reste le réel des corps, écranté si je puis dire par l'art de Joyce ; cet *ego*²⁸ qu'il se serait fabriqué à défaut de corps ; cet *ego* correcteur qui doublerait la corde de l'imaginaire et restituerait le nœud borroméen. De quoi est fait cet *ego* ? Comment s'est constituée cette réparation ? Ceci est certainement un autre travail...

Mais il est peut-être possible de penser que la famille de Joyce participe de cette construction. C'est ainsi que je m'explique l'insistance de ce dernier pour dire qu'il ajuste sa vie à son œuvre et que les deux ne font qu'un.

Sans doute, cela ne pouvait pas se passer sans ravage et Lucia, particulièrement solidaire de l'œuvre de son père, semble en avoir payé le prix fort.

Joyce a choisi à l'avance les prénoms de ses enfants : Giorgio porte celui de son frère mort à 15 ans d'une péritonite et pour lequel il a écrit une épiphanie²⁹ ; Lucia reçoit le prénom qui la lie directement à l'œuvre de son père, elle est la lumière qui apparaît, la lumière de l'épiphanie...

C'est juste après sa naissance en 1907, que Joyce décide de récrire *Stephen le Héros* sous la forme d'*Un portrait de l'artiste en jeune homme*. Ce texte « est en fait la gestation d'une âme, et dans cette métaphore, Joyce trouvait son nouveau principe d'ordre. [...] Telle l'embryon, l'âme est entourée de liquides, urine, vase, eau de mer, liquides amniotiques, [...] l'être nage dans un flot qu'il ne peut contrôler, ni comprendre, il tâtonne et cherche [...] une différenciation sexuelle³⁰. »

Comme si l'artiste s'engendrait et grandissait à la manière de l'embryon Lucia... Le créateur est femelle pour Joyce³¹ qui se renomme et devient Stephen Dedalus, nom provocateur en forme d'oxymore qui associe Stephen « le

²⁷ *Ibidem*, p. 149.

²⁸ *Ibidem*, p. 147-155.

²⁹ R. Ellmann, *James Joyce, op. cit.*, p. 110.

³⁰ *Ibidem*, p. 306.

³¹ *Ibidem*.

couronné » en grec et à l'origine du culte des saints (Étienne) avec Dédale, le plus grand inventeur du paganisme³².

Dès l'âge de sept ans, Lucia présente quelques manifestations étranges. C'est une enfant très difficile avec de violentes colères imprévisibles.

À l'adolescence, les troubles s'aggravent sévèrement ; Lucia peut s'enfuir, transformer sa chambre en brasier, frapper les personnes qui s'occupent d'elle, y compris sa mère, etc. Joyce ne cesse pas de récuser la maladie de sa fille, la fait sortir intempestivement des cliniques où elle est hospitalisée, change sans cesse les médecins et les traitements...

Pour lui, elle a « un don de seconde vue » et cette idée l'enchanté ; Joyce est très superstitieux. « La pauvre enfant n'est pas une délirante, ce n'est qu'une pauvre enfant qui a voulu trop faire, trop comprendre. Son attachement à moi est maintenant absolu [...] Minerve me conduit³³ », écrit-il à Miss Weaver, sa protectrice et mécène.

Joyce rédige *Ulysse* entre 1914 et 1922 (Lucia a alors quinze ans) et *Finnegans Wake* immédiatement après. Le « livre du jour » se poursuit par le « livre de la nuit », le grand « démocratiser³⁴ » où tout est possible. « Je suis au bout de l'anglais, [...] J'ai envoyé coucher le langage³⁵ », dit-il à des amis.

Lors de la parution d'*Ulysse*, Lucia, excédée par les nombreux appels téléphoniques de félicitations, hurle que c'est elle l'artiste et coupe plusieurs fois de suite les fils du téléphone.

Lucia jouait du piano, apprenait le chant, pratiquait le dessin et la danse. Elle est particulièrement douée pour cette dernière ; grande, svelte, gracieuse, elle acquiert un style personnel et participe avec succès à des compétitions internationales. Dans l'une d'elles, elle porte un costume de poisson d'argent qu'elle a dessiné³⁶.

Inexplicablement, elle fait volte face et s'arrête en 1929, approuvée, semble-t-il, par son père qui favorise le dessin et sollicite beaucoup sa fille pour qu'elle exécute des lettrines. Cette dernière va faire des travaux graphiques pour lui ; des fragments de *Work in Progress* sont illustrés par les lettres enluminées de Lucia.

Joyce s'est donné un « modèle » : le *Livre de Kells* ou « le grand évangélaire de saint Columba », manuscrit irlandais enluminé de la fin du VIII^e siècle — un des plus importants du monde³⁷. « Partout où j'ai été, je l'ai eu avec

³² *Ibidem*, p. 165.

³³ *Ibidem*, p. 680.

³⁴ *Ibidem*, p. 724.

³⁵ *Ibidem*, p. 546.

³⁶ *Ibidem*, p. 613.

³⁷ *Ibidem*, p. 545.

moi [...]. Vous pouvez comparer bien des passages de mon œuvre avec ces enluminures compliquées. J'aimerais qu'il fut possible de prendre au hasard une page de mon œuvre et de voir d'un seul coup quel livre c'est³⁸. »

La lettre est révélée par l'entrelacs : « enluminée, elle se donne comme la signature d'une *vision* d'une *illumination* singulière³⁹. » Ainsi Lucia travaille à l'*illumination* de la « lettre » de son père⁴⁰... Par son enluminure, la lettre s'*épiphänise*... et Joyce peut affirmer que son art pourrait permettre de reconstruire la ville de Dublin si celle-ci venait à être rasée. Son art rend visible l'invisible.

Joyce ne croyait que Lucia. Il la reconnaissait comme son guide et prenait son incohérence pour une sorte de sagesse de l'imaginaire, apparentée à la sienne ; Ils correspondaient très souvent.

Paul Léon, ami de Joyce, écrit à Miss Harriet Weaver : « [...] Monsieur Joyce n'a confiance qu'en un seul être et cet être est Lucia. Tout ce qu'elle dit ou écrit est ce qui le guide⁴¹. »

Ou encore Joyce à la même Harriet Weaver en 1935 : « Je suis reconnaissant pour vos lettres [...] Mais les seules qui m'éclairent, même si elles sont sauvages, sont celles de Lucia⁴². »

Toutes ces lettres, des milliers peut-être, ont été détruites en 1998 par Stephen Joyce, fils de Giorgio, petit-fils de l'écrivain.

Joyce se disait le seul coupable⁴³ de la maladie de Lucia. Il nouait celle-ci à l'écriture de son œuvre et il me semble possible de penser que la radicalisation de cette écriture n'est pas sans lien avec l'aggravation inexorable de la maladie de Lucia.

L'écriture de *Finnegans Wake* dure dix-sept ans de 1922 à 1939 et ne va pas sans souffrance. Il parle du « monstre » ou du « livre maudit⁴⁴ » et éprouve une singulière difficulté à terminer cet ouvrage d'abord édité par fragments sous le nom de *Work in Progress*. L'état de santé de sa fille prend le pas sur son art et le désarroi de Lucia est parallèle au sien.

Joyce chérissait l'espoir que quand il sortirait de « la nuit noire » de *Finnegans Wake* — le livre où tout se répète sans cesse, où interdits et

³⁸ *Ibidem*, p. 546.

³⁹ Beryl Schlossman, *T*, p. 25.

⁴⁰ Il est peut-être aussi possible d'ajouter qu'elle y participe directement avec le matériau qu'est son corps quand elle danse quelques formes ondulantes... ? Le livre de Kells est d'une beauté étrange et fascinante, et fourmille d'arabesques belles et provocantes !

⁴¹ Richard Elmann, Joyce, *op. cit.*, p. 688.

⁴² Brenda Maddox, *Nora*, Albin Michel, 1990, « La seule chose qui varie jamais est le fait qu'il est le coupable. » écrit Paul Léon à Harriet Weaver, p. 367-368

⁴³ R. Elmann, *op. cit.*, p. 722.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 711.

différences sont abolies, où le temps ne rencontre aucune butée, ni coupure, où rien jamais ne s'arrête, où la mort est une farce ; la fin se poursuit par le début et « le lecteur idéal est celui qui souffre d'une idéale insomnie⁴⁵ » — sa fille aussi s'échapperait des ténèbres de sa schizophrénie.

Le livre devait paraître coûte que coûte le jour radieux du 2 février 1939, date anniversaire de la naissance de James Joyce ; c'était essentiel pour lui⁴⁶. Un exemplaire lié est prêt ; la parution officielle sera le 4 mai. Joyce est alors presque aveugle et très douloureusement préoccupé par la maladie mentale de Lucia qu'il ne peut plus nier. Celle-ci est internée depuis 1936, elle le restera jusqu'à sa mort en 1982.

Joyce et Nora verront pour la dernière fois leur fille en septembre 1939.

Joyce meurt d'une péritonite à Zurich en janvier 1941. Informée de cette mort, Lucia s'exclame : « Mais que fait-il sous terre cet idiot ? Va-t-il se décider à sortir ? Il est en train de nous surveiller⁴⁷. »

Nora meurt en avril 1951 à Zurich.

Lucia en 1982 à l'hôpital Saint André de Northampton où elle séjournait depuis trente ans. Elle y est ensevelie à sa demande.

Elle refuse d'être enterrée à Fluntern près de Zurich avec ses parents et Giorgio. L'inscription sur la pierre tombale laisse paraître un blanc à côté des trois noms : « James Joyce, Nora Joyce, Giorgio Joyce... »

« L'équipe celtique » demeure incomplète pour Hemingway⁴⁸.

Que signifie ce « non » de Lucia ? Une ultime séparation ? Je trouve extraordinaire que Lucia réussisse à son insu l'inscription outre-tombe d'une place vide...

⁴⁵ *Ibidem*, p. 35.

⁴⁶ *Ibidem*, p. 751.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 751.

⁴⁸ B. Maddox, *op. cit.*, p. 496.